1736

Les Sauvages
parodie d'Alzire tragedie

[Romagnesi et Riccoboni]

LES SAUVAGES,

PARODIE

DE LA

TRAGEDIE D'ALZIRE.

En un Acte en Vers.

(1736)

ACTEURS.

L'ALZIRE, femme du Gouverneur.

NEGRITTE, ſuivante de l'Alzire.

BONHOMME'S, pere de Garnement.

GARNEMENT, Gouverneur.

FADEZE, pere de l'Alzire.

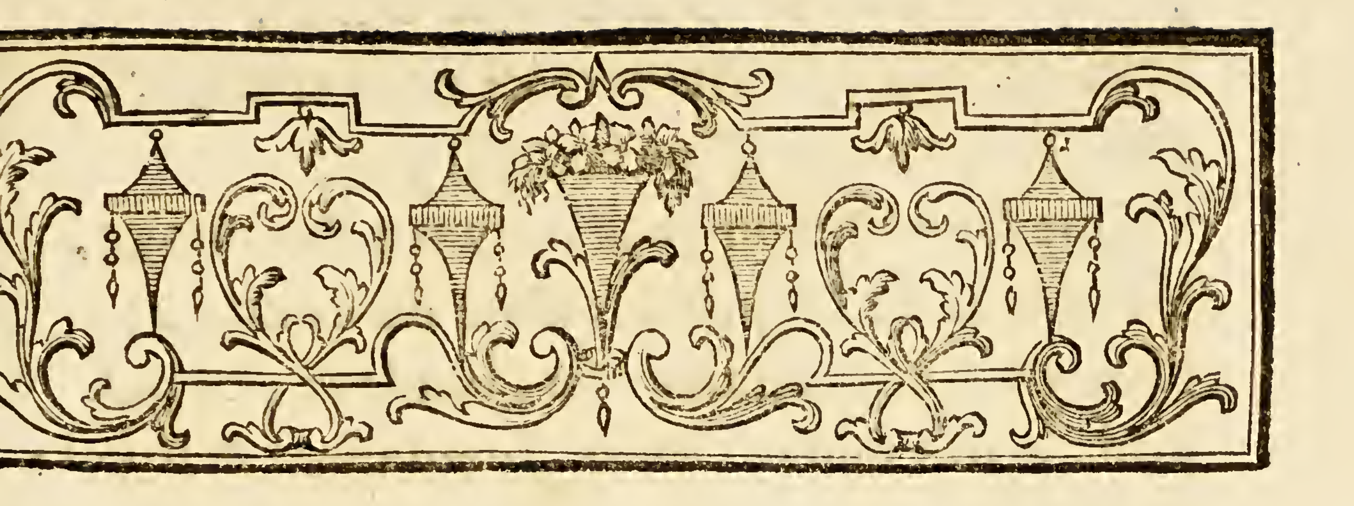
MATAMORE, amant de l'Alzire.

NEGRILLON.

SUITE.

UN GARDE.

La Scene eſt en Amerique.



LES SAUVAGES,
PARODIE
DE LA
TRAGEDIE D'ALZIRE.

SCENE PREMIERE.

BONHOMME'S, GARNEMENT.

BONHOMME'S.


UI, de me ſucceder mon fils aura l'honneur,
Et chez les Miſſouris le voilà Gouverneur.
Mais écoutez-moi bien ; le droit de la vieilleſſe
Eſt de moraliſer la boüillante jeuneſſe :

Dûssent tous mes discours ici vous ennuyer,
Pour l'exposition il les faut essuyer;
De me faire estimer j'eus toujours l'avantage,
Vous avez de l'esprit & même du courage;
Mais vous êtes hautain, fat, insolent, brutal.
Moi, je suis simple, doux, bienfaisant & loyal:
Et quoique pere & fils, differens l'un de l'autre,
Bonhommés est mon nom, Garnement est le vôtre.

GARNEMENT.

Comment feroit-on voir que l'on est grand Seigneur,
Si l'on ne se donnoit un air superieur?
Il faut tenir son rang, & d'un coup d'œil sublime,
Pour se faire estimer, montrer que l'on s'estime.
Il faut que les petits tremblent à notre aspect,
Et l'orgüeil fut toujours le pere du respect.

BONHOMME'S.

Ah, mon fils! oubliez cette morale étrange,
On aime la vertu depuis que le goût change;
Un homme tel que vous se voit mal accüeilli.
Si vous aviez connu le Comte de Neüilli!
C'étoit un cœur rempli de vertus héroïques;
Pere de ses vassaux & de ses domestiques,
Pour se couvrir de gloire il n'a rien épargné:
C'étoit un bon Seigneur!

GARNEMENT.

Il a beaucoup gagné.
Si dans quelques maiſons il parut reſpectable,
Il ſe vit, en public, bien moins recommandable.
Il faut être brillant, & n'importe à quel prix ;
Toujours du ſingulier l'univers fut ſurpris.
Suis-je moins eſtimé, malgré mon caractere ?

BONHOMME'S.

Vous devez cet éclat au nom de votre pere.
Ce qu'il fit autrefois parle en votre faveur,
Et la prévention fait tout votre bonheur.
Mais, pour la conſerver, devenez honnête homme,
Le Peuple Amériquain n'aime pas qu'on l'aſſomme ;
Vous le traitez fort mal ; trop de ſévérité
Rend chez nos ennemis votre nom déteſté :
Moins bien armés que nous, ils ne ſont pas moins braves ;
Nous ne venons ici que pour les rendre eſclaves,
Ils voudroient éviter un joug auſſi fatal.
Ah ! battez-les, mon fils, ſans leur faire de mal.

GARNEMENT.

La choſe, à dire vrai, me paroît difficile ;
Mais à vos volontés il faut être docile.
Puiſque vous l'ordonnez, on peut les ménager.

Hélas ! à mes chagrins vous me faites ſonger ;
Vous ſçavez que mon bras, dans la guerre derniere,
Avec des priſonniers fit une priſonniere.
Cette Eſclave à l'inſtant me ſoûmit à ſes loix ;
Mais, bien loin de ſentir tout l'honneur d'un tel choix,
Elle fuit mes ſoupirs, mépriſe ma tendreſſe.
Quoi, ne puis-je gagner le cœur d'une Négreſſe ?
J'ai beau faire éclater ma fureur à ſes yeux ....

BONHOMME'S.

Vous vous y prenez mal, & je m'y prenois mieux;
J'affectois des égards & de la politeſſe :
Il faut de la douceur auprès d'une maîtreſſe ;
Un amour furieux ne peut que la choquer,
L'homme le moins galant ſçauroit vous critiquer.
Elle va cependant devenir votre femme,
Son pere, dans ce jour, l'accorde à votre flâme ;
La fille en eſt fâchée, & ne vous aime point :
Mais pour ſe marier on paſſe ſur ce point,
Vous allez être heureux ! Que dans cette journée
Tout ſe reſſente ici de ce doux himenée ;
Mettez en liberté ces pauvres priſonniers,
Qu'aux pieds de nos remparts on prit ces jours derniers.

GARNEMENT.

Ils ſont ſix, & venoient pour ſurprendre la Ville.

BONHOMMÉ'S.

Ils ne le pourroient pas quand ils ſeroient ſix mille.
Ecoutez, & voyez quelle obligation
Eut jadis votre pere à cette Nation:
Un jour dans ces forêts, ſans crainte de ſurpriſe,
De m'aller promener j'avois fait la ſottiſe;
Les Sauvages bien-tôt mirent en déſaroi
Deux malheureux valets que j'avois avec moi.
Je ſuis pris; &, ſuivant ſa coûtume barbare,
A manger votre pere un peuple ſe prépare.
Un d'entr'eux, tout à coup, en m'entendant nommer,
Fait éteindre le feu qu'on venoit d'allumer:
Bonhommés, me dit-il, reçoi la récompenſe
Des bienfaits que ſur nous a verſés ta clémence;
Ta vertu de mon cœur a banni le courroux,
Et tu mériterois d'être né parmi nous.
Va, tu peux, ſans danger, rejoindre ton armée.
Voyez ce que nous vaut la bonne renommée!

GARNEMENT.

Vous leur devez beaucoup, mais ce ſont des coquins;
Doit-on s'intéreſſer pour des Amériquains?

On les ménage peu dans le tems où nous ſommes.

BONHOMME'S.

Pour être un peu plus noirs, ils n'en ſont pas moins hommes,
Mon fils, mettez enfin un terme à leurs malheurs,
Je demande leur grace, & vous voyez mes pleurs.

GARNEMENT.

Il faut vous obéïr. De leur ſombre demeure
Pour paroître au grand jour, ils vont ſortir ſur l'heure.

BONHOMME'S.

Votre beau-pere vient, & je dois lui parler.

GARNEMENT.

Pour vous laiſſer enſemble il faut donc m'en aller.

(Il ſort.)

SCENE II.

BONHOMME'S, FADEZE.

FADEZE.

Bonjour, cher Bonhommés.

BONHOMME'S.

Bonjour, mon cher Fadéze.

FADEZE.

Comment vous portez-vous ?

BONHOMME'S.

Très-bien.

FADEZE.

J'en ſuis fort aiſe.

Je m'intéreſſe à vous.

BONHOMME'S.

Pourquoi?

FADEZE.

Je n'en ſçai rien.

Et, quoique vous m'ayez emporté tout mon bien,
Je vous aime beaucoup. C'eſt la façon de prendre
Qui rend pour le voleur notre ame dure, ou tendre.
Depuis trois ans ici vous avez ſoin de moi,
Et je ſuis plus content que lorſque j'étois roi.
D'ailleurs, vous n'avez point mépriſé ma famille,
Puiſque nous marions Garnement & ma fille.

BONHOMME'S.

Oui, c'eſt bien mon deſſein; mais je crains qu'en ce jour,
Ta fille, pour mon fils, n'ait pas aſſez d'amour;
Et, par là, j'enviſage un avenir funeſte.

FADEZE.

Bon! ma fille toujours eut de l'amour de reſte;
Vous n'avez rien à craindre, & je vais lui parler.

BONHOMME'S.

Veux-tu qu'en ce moment je la faſſe appeller?

FADEZE.

Non, elle viendra bien ſans qu'on l'en avertiſſe,
Toujours à nos deſſeins le hazard eſt propice,
Car la voici qui vient.

BONHOMME'S.

Pour la déterminer,
Fais voir en ce moment que tu ſçais raiſonner.
(Il ſort.)

SCENE III.

FADEZE, L'ALZIRE.

L'ALZIRE.

DIeu! Quels ſont mes malheurs!

FADEZE.

Approche-toi, l'Alzire,
J'ai, pour nos interêts, quelque choſe à te dire:
Tu vas voir les François tomber à tes genoux,
Tu vas donner la main au plus illuſtre époux.
Le ciel, par ton ſecours, va nous combler de joie,
Et ſa faveur ſur nous aujourd'hui ſe déploïe;
Tu vas monter au trône, &, pour le dire en bref,
Tu feras aujourd'hui la femme du grand Chef.

L'ALZIRE.

Pourrois-je y confentir? Hélas! je pleure encore
Le deftin malheureux du vaillant Matamore;
Je ne puis oublier que ce jeune héros
Nous avoit affûré qu'il finiroit nos maux;
Qu'il alloit des François arrêter l'entreprife;
Que pour prix de fes foins ma main lui fut pro-
mife;
Que pour premier effai de fa rare vertu,
Il alla pour les battre, & qu'il en fut battu.

FADEZE.

C'eft qu'il eut du malheur.

L'ALZIRE.

Il y perdit la vie.
Sa mort, de mes regrets fera toujours fuivie,
Je lui ferai fidelle....

FADEZE.

Appaife ces tranfports;
Il eft tant de vivans, pourquoi fonger aux morts?

L'ALZIRE.

Ah! de tous les humains, celui qu'on me pré-
fente,
Eft le feul dont l'afpect m'alarme & m'épouvante,
Vainqueur de mon amant, je ne puis fans horreur
Recevoir une main qui lui perça le cœur.

FADEZE.

Il eſt vray que la choſe eſt très-déſagréable ;
Mais d'un pareil effort un grand cœur eſt capable.

L'ALZIRE.

Je ne puis à ſes jours attacher mon deſtin,
Je le hais, je l'abhorre... Eh ! penſe t on qu'enfin,
Un François freluquet ici me dédommage
Des ſolides vertus d'un illuſtre Sauvage ?

FADEZE.

Matamore, il eſt vrai, te convenoit bien mieux,
C'étoit un bon garçon quoi qu'un peu furieux.
Mais enfin, chacun ſçait qu'une fille Sauvage,
N'eſt pas ſi difficile en fait de mariage.
Allons donc, réſous-toi ; pour notre bien commun
Il te faut un époux, & c'en eſt toujours un.

L'ALZIRE.

Victime du devoir & de la politique,
Il faut donc s'immoler pour la cauſe publique.
On le veut, j'obéïs : mais je dois, à ſes yeux,
Faire éclater l'horreur que m'inſpirent ſes feux.
Après un tel aveu, pour peu qu'il s'y hazarde,
Il pourra m'épouſer ; mais qu'il y prenne garde.

FADEZE.

Je le vois. Il te doit obtenir aujourd'hui ;
Et, comme de raiſon, je te laiſſe avec lui.

SCENE IV.

L'ALZIRE, GARNEMENT.

GARNEMENT.

MAdame, apparemment on vient de vous inſtruire
De l'himen qu'on prépare, & du bien où j'aſpire.
On vous a dit que c'eſt pour elle un grand honneur,
Pour peu qu'une Sauvage épouſe un Gouverneur;
Qu'à ce poſte éclatant vous ne pouviez prétendre,
Si l'amour juſqu'à vous ne m'avoit fait deſcendre.
Rempliſſez les devoirs qu'éxige cette amour,
Songez que c'eſt à vous à me faire la cour.

L'ALZIRE.

Sans vouloir me choquer de votre impertinence,
Je vais vous dire ici deux mots en confidence.
Lorſqu'un pere commande, il lui faut obéïr,
Mais, en dépit de moi, vous allez m'obtenir.
Ma main fut autrefois promiſe à Matamore,
A mon cœur, à mes yeux il eſt préſent encore;

Je l'aimerai toujours: oui, je vous le promets,
Les premieres ardeurs ne s'éteignent jamais.

GARNEMENT.

Vous en aimez un autre, & venez me le dire?

L'ALZIRE.

Jugez de ma candeur, & connoiſſez l'Alzire.
D'autres, ſans avertir, ſçavent manquer de foi,
C'eſt l'uſage d'Europe, il n'eſt pas fait pour moi.
Je ſerai votre femme, & vous ſerai fidelle.
Après ce que j'ai dit, la promeſſe eſt nouvelle,
Mais je tiendrai parole; & vous pouvez compter
Sur la vertu d'un cœur qui va vous déteſter.
Un ſemblable diſcours vous ſurprend, &, je gage,
Que perſonne avant moi n'a tenu ce langage;
Mais la ſimple Nature habite parmi nous,
Et parle dans ces lieux autrement que chez vous.
(*Elle ſort.*)

GARNEMENT.

D'un himen arrêté, que ſur l'heure on va faire,
Voilà, je vous l'avouë, un beau préliminaire.
Puis-je l'aimer encore après un tel aveu,
Moi qui ſuis ſi hautain? C'eſt m'eſtimer bien peu!
Je ne ſçais où j'en ſuis, la fureur me tranſporte!
Que penſer? Que réſoudre? Elle me hait. N'importe,

Par les noeuds de l'himen il la faut engager,
Et je l'épouſerai, dûſſai-je en enrager. *(Il ſort.)*

SCENE V.

MATAMORE, NEGRILLON, *Suite.*

MATAMORE.

AMis infortunés, qui partagez mes peines,
Nous revoyons le jour, on a briſé nos chaînes.
Prétend-t'on nous tuer, ou nous faire du bien?
En quels lieux ſommes-nous?

NEGRILLON.

Perſonne n'en ſçait rien.
Peut-être croyez-vous l'apprendre dans la ſuite,
Mais non; de la façon que la choſe eſt conduite,
Je leur donne à choiſir dans tout le Potoſi,
Quel que ſoit cet endroit, il eſt fort mal choiſi.

MATAMORE.

Hé bien, n'en parlons plus. Mais ſi tu veux m'entendre,
Ce que tu ſçais déja, je m'en vais te l'apprendre.
Depuis trois ans entiers on croit que je ſuis mort;
Tu vois qu'il n'en eſt rien, & par un coup du ſort,

Aprés avoir souffert les tourmens effroyables
Que me firent subir nos tyrans implacables,
Je lassai leur fureur, du moins je la trompai ;
En un mot, j'étois mort lorsque j'en réchapai.
Depuis ce tems fatal, courant de bois en plaine,
Je rassemble une armée, en ces lieux je l'ameine ;
J'y cherche Garnement, & viens à tout hazard ;
Mes gens sont dans le bois ; j'approche du rempart ;
On me voit, on m'attaque ; & j'ai beau me défendre,
Pour la seconde fois je me laisse encor prendre.

NEGRILLON.

Peut-être quelque jour seras-tu plus heureux.
Mais que veut ce Vieillard ? Il a l'air langoureux.

SCENE VI.

BONHOMME'S, MATAMORE, NEGRILLON, *Suite.*

BONHOMME'S.

Soyez libres. Vivez.

MATAMORE.

Oui, c'est bien notre envie.

BONHOMME'S.

BONHOMME'S.

C'eſt à moi, mes enfans, que vous devez la vie.

MATAMORE.

Tu parois Eſpagnol ?

BONHOMME'S.

Non, non, je ſuis Français.

MATAMORE.

Je ne m'étonne plus du bien que tu me fais.

BONHOMME'S.

J'ai pour ta nation une amour fraternelle,
Et je te rends ici ce que j'ai reçû d'elle :
Que ne puis-je aujourd'hui par un pareil ſecours
Etre utile au héros qui conſerva mes jours !

MATAMORE.

Que vois-je ! Sa vieilleſſe & ſon air reſpectable...
Connoîtrois-tu la main qui te fut ſecourable ?

BONHOMME'S.

Le bras je n'en ſçai rien : mais pour les traits je croi.....

MATAMORE.

Eſt-ce toi, Bonhommés ?

BONHOMME'S.

Ah ! mon ami, c'eſt toi !
On ſe retrouve ainſi, lorſque moins on y penſe ;
Et voilà le brillant d'une reconnoiſſance.

MATAMORE.

Ah que je ſuis charmé de te voir en ces lieux!
Mais ſatisfais, de grace, un déſir curieux :
Fadéze eſt-il vivant, & regne-t'il encore ?
Je devrois le ſçavoir, cependant je l'ignore.
Mon pere, excuſe-moi, ſi je verſe des pleurs.

BONHOMME'S.

Tu fais bien ; ce moment attendrit tous les cœurs:
La ſituation eſt vraiment patétique,
Et l'on ſe fait honneur, quand on pleure au tragique.
Oui, Fadéze reſpire, & je vais l'avertir
Que tu voudrois le voir avant que de partir.
Mais ce n'eſt pas aſſez, dans ce jour plein de joye
Je vais chercher mon fils, & je veux qu'il te voye,
Que vous ſoyiez amis.

MATAMORE.

Comment l'apelle-t'on?

BONHOMME'S.

Il ne faut pas encor que tu ſçaches ſon nom :
Mais le plus grand bonheur pour ce cher fils s'aprête ;
Tu le partageras, & ſeras de la fête.

MATAMORE.

Quelle eſt donc cette fête où je dois prendre part?

BONHOMME'S.

Ne t'inquiéte point, tu le ſçauras plus tard.

MATAMORE.

Mais eſt-il naturel de m'en faire un miſtere?

BONHOMME'S.

Non, je devrois parler, & j'ai tort de me taire;
Mais aux coups de théatre on doit un peu ſonger;
On aime la ſurpriſe, il faut la ménager. *(Il ſort.)*

SCENE VII.

MATAMORE, NEGRILLON, *Suite.*

MATAMORE.

LE bon homme, ſans doute, eſt ſouvent en délire:
Mais Fadéze eſt vivant, & je verrai l'Alzire,
L'Alzire, dont le nom eſt ſi cher à mon cœur,
Conſerve-t'elle encor pour moi la même ardeur?

NEGRILLON.

Mais je n'y comprens rien! Pourquoi de cette belle
Ne demandois-tu pas au moins quelque nouvelle?

MATAMORE.

Je m'en ſuis bien gardé; plus fin que tu ne crois,
Je ne dis jamais tout dès la premiere fois.
Mais quel eſt ce vieillard que nous voyons paroître?

NEGRILLON.

C'eſt Fadéze ; aiſément tu dois le reconnoître
Tu le voyois ſouvent, & preſque ſon beaufils...

MATAMORE.

Je ne connoîs plus rien dans ce maudit païs

SCENE VIII.

MATAMORE, FADEZE, NEGRILLON, *Suite*, GARDES.

MATAMORE.

QUOI, nous nous revoyons ? Quel bonheur eſt le nôtre !
Embraſſons-nous, mon Pere.

FADEZE.

En voici bien d'une autre !
Matamore en ces lieux ! Je ſuis tout confondu ;
On t'a fait un tombeau, c'eſt de l'argent perdu.

MATAMORE.

De ta Fille au plûtôt apprens-moi des nouvelles.

FADEZE.

Tu vas dans un moment en apprendre de belles !

MATAMORE.

Je viens vous délivrer de cette oppreſſion

Sous laquelle gémit la triſte nation;
Aux fers de vos tyrans mon bras va vous ſouſtraire.

FADEZE.

Hélas! mon pauvre enfant, que prétendrois-tu faire?
Nos vainqueurs trop puiſſans bravent notre
couroux;
Avec de tels bretteurs nous devons filer doux.
Que produiroit l'effort de nos armes fragiles,
Des habitans des eaux dépoüilles inutiles?

MATAMORE.

Tu t'exprimes ici d'une étrange façon!

FADEZE.

Je n'ai pas voulu dire arêtes de poiſſon;
Et quoique né Sauvage, apprens que je me pique
D'employer très ſouvent des fleurs de rhétorique.
Voilà ce que l'on gagne avec les beaux parleurs.

MATAMORE.

Les Français t'ont gâté.

FADEZE.

J'en eſtime les mœurs,
Et les armes ſur tout. Quand il nous font la guerre,
Tu ſçais que ſur l'épaule ils portent le tonnerre,
Et qui pis eſt encor, qu'ils combattent giſſans
Sur des monſtres guerriers, pour eux obéïſſans.

MATAMORE.

Je n'y puis plus tenir, peſte de la pécore!

Quoi! tu vis avec-eux, & tu n'as pas encore
Détruit l'illuſion qu'un préjugé trompeur
Faiſoit ſur nos eſprits dérangés par la peur?
Finiſſons, je te prie, & montre-moi l'Alzire;
Mon cœur toûjours pour elle avec ardeur ſoupire.
Tu me l'avois promiſe, & je ne doute pas
Que ſon pere à mes vœux, n'accorde tant d'appas.

FADEZE *à part.*

Tu pourrois te tromper!

MATAMORE.

Qu'annonce un tel ſilence!
Quoi! noſes-tu répondre à mon impatience?

FADEZE.

Tien, laiſſe-là ma fille, & pour cauſe.

MATAMORE.

Comment?

FADEZE *à part.*

Je ne ſçais que lui dire!

MATAMORE.

Ah quel étonnement!
Ne te ſouvient-il plus qu'à mon deſtin unie....



SCENE IX.

MATAMORE, FADEZE, NEGRILLON, *Suite*, UN GARDE.

LE GARDE.

SEigneur, on vous attend pour la Cérémonie.

FADEZE.

J'y vais. Adieu mon cher.

MATAMORE.

Par tout je te ſuivrai !

FADEZE.

Oh ! non pas s'il te plaît, je t'en empêcherai.

MATAMORE.

Apren-moi le deſtin qu'à mes feux on aprête ?

FADEZE.

Il n'eſt pas encor tems ; je ne ſuis pas ſi bête,
Tu pourrois tout gâter.

MATAMORE.

Mais enfin, conduis-moi
A ta cérémonie.

FADEZE.

Oh ! que non.

MATAMORE.

Et pourquoi ?

FADEZE.

Gardes, je veux qu'ici votre main le retienne.

LE GARDE.

De quelle part, Seigneur?

FADEZE.

Ce n'eſt pas de la mienne,
Mais il eſt avec vous un accommodement;
Obéïſſez, prenez que ce ſoit Garnement.

(Ils ſortent.)

SCENE X.

MATAMORE, NEGRILLON, *Suite*, GARDES.

MATAMORE.

GArnement en ces lieux commande! Ce barbare?...
Mais quelle eſt aujourd'hui la fête qu'on prépare?
Pourquoi Fadéze ici me fait il arrêter?
Le fourbe me trahit, il n'en faut point douter;
Il me cache L'Alzire & manque à ſa promeſſe...
Ah! ma rage s'accroît par leurs cris d'allegreſſe.
Allons troubler la fête.....

NEGRILLON.

Il n'eſt pas encor tems,

La vengeance doit mieux menager ſes inſtans;
Tu ſçais que nous avons à deux pas de la Ville
Une nombreuſe armée à tes ordres docile,
Je prétens ſous ces murs la conduire ſans bruit,
Et les eſcalader à l'ombre de la nuit,

MATAMORE.

Ne parle pas ſi haut, la garde peut t'entendre.

NEGRILLON.

Bon, bon! A nos diſcours que peut-elle comprendre?
Nous parlons Iroquois.

MATAMORE.

Ils le parlent auſſi,
Et nous faiſons fort mal de conſpirer ici.

NEGRILLON.

D'ailleurs, je te dirai que tous leurs bruits de guerre,
Leur appareil pompeux, leur prétendu tonnerre
Ne doivent étonner que d'ignorans eſprits,
Qui des moindres effets ſont frappés & ſurpris.
Leur foudre eſt un aprêt de ſouphre & de ſalpêtre,
Qu'on ne redoute plus, quand on ſçait le connoître.
Mes yeux de l'artifice ont été les témoins.

MATAMORE.

Leur ſecret découvert nous en tuëra-t'il moins?
De ton raiſonnement j'admire la fineſſe:

Mais ſortons au plûtôt, & cherchons ma maîtreſſe.

NEGRILLON.

La garde dans ces lieux doit arrêter mes pas.

MATAMORE.

Elle ſe prête à tout, ne t'inquiête pas.

(Ils ſortent.)

SCENE XI.

L'ALZIRE *ſeule.*

QUoi donc! autour de moi je ne vois plus perſonne ?
Avec juſte raiſon ce changement m'étonne.
Fadéze, Bonhommés, la Cour de Garnement
Devroient me ramener à mon appartement.
Tous me ſuivoient en foule à la cérémonie,
Et je viens ſeule ici d'abord qu'elle eſt finie!
Puiſqu'on laiſſe un champ libre à mes juſtes douleurs,
On veut aparamment que je verſe des pleurs.
Les ames par mes maux ſeront intereſſées,
Si je les entretiens de mes amours paſſées.
Quoique de ma vertu je faſſe grand fracas,
Que j'en parle beaucoup, mon cœur ne l'aime pas.

En prenant un époux, j'ai promis ma tendreſſe,
Mais je crains de manquer bien-tôt à ma promeſſe;
Et l'époux dit en vain, qu'il doit être chéri,
Si la femme en ſon cœur ſoûtient un favori.

SCENE XII.

L'ALZIRE, NEGRITTE.

NEGRITTE.

MAdame, un des Captifs, qui dans cette journée,
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand himenée,
En ſecret, à vos pieds, demande à ſe jetter.

L'ALZIRE.

A mes pieds ! Quel qu'il ſoit, il peut ſe preſenter;
D'un ſecret entretien la beauté ſinguliere
Aux tendres ſentimens donne une ample cariere.

SCENE XIII.

MATAMORE, L'ALZIRE, NEGRITTE.

MATAMORE.

M'Eſt-elle enfin renduë ? Eſt-ce elle que je vois?

L'ALZIRE.

Qu'entens-je ! Ah ! c'eſt lui-même, & je le reconnois.

MATAMORE.

Quel bonheur eſt le mien ! O toi que j'ai ſervie,
Toi mon unique objet, toi l'ame de ma vie!

L'ALZIRE,

Le contraſte à mes yeux paroît original;
Le Sauvage eſt galant, & le François brutal.

MATAMORE.

Le ciel a donc permis après trois ans d'abſence,
Que je puiſſe joüir encor de ta preſence ?

L'ALZIRE.

Je ne ſçai que penſer, que dire en ce moment ;
Le jour de mon himen je revoi mon amant ;
Celui qui le premier eut le don de me plaire,
Il me baiſe la main, & je le laiſſe faire !

MATAMORE.

J'ai conſervé pour toi toûjours la même ardeur;
J'ai bien fait du chemin, j'ai bien eu du malheur :
Mais ſans te fatiguer d'un diſcours inutile,
On dit queGarnement commande en cette ville;
Je le cherche par tout afin de l'égorger.

L'ALZIRE.

Oüi, j'aime ta fureur, & tu dois te venger.
Frape ! . . . .

MATAMORE.

Que me dis tu ? Je vois couler tes larmes!

L'ALZIRE.

Frape !....

MATAMORE.

Et qui donc fraper? D'ailleurs je n'ai point d'armes.

L'ALZIRE.

Ah ! c'eſt avec raiſon que tu hais Garnement ;
Je viens de l'épouſer en ce même moment !

MATAMORE.

Ciel ! Il eſt ton époux ?

L'ALZIRE.

Oüi, je ſuis criminelle ;
Mais pour te conſoler, je te ſerai fidelle ;
Un autre eſt mon époux, tu ſeras mon amant.
Pauline en pareil cas parle tout autrement,
Et loin de ſe ſervir d'une indecente excuſe,
A Severe elle dit ... « Qu'une autre vous abuſe.
» Pauline a l'ame noble & parle à cœur ouvert ;
» Le bruit de votre mort n'eſt point ce qui vous perd :
» Si le ciel à mon choix eût mis mon himenée,
» A vos ſeules vertus je me ſerois donnée ;
» Mais puiſque mon devoir m'impoſoit d'autres loix,
» De quelque amant pour moi, que mon pere eût fait choix ;

» Quand à ce grand pouvoir que la valeur vous
donne,
» Vous auriez ajoûté l'éclat d'une couronne;
» Quand je vous aurois vû, quand je l'aurois haï,
» J'en aurois soupiré, mais j'aurois obéï;
» Et sur mes passions ma raison souveraine
» Eût blâmé mes soupirs & dissipé ma haine.
Moi, dont le caractere est la simplicité,
Je mets pour un moment la vertu de côté,
Oubliant les devoirs du saint noeud qui me lie,
Ma tendresse renaît quand je te vois en vie;
Et quoique de l'himen je connoisse les droits,
Je dirai que je t'aime encor plus de vingt fois.

MATAMORE.

Puisque je suis aimé, je ne doi plus rien craindre,
Garnement en ce cas sera le seul à plaindre.

SCENE XIV.

BONHOMME'S, GARNEMENT, L'ALZIRE, MATAMORE, NEGRITTE.

BONHOMME'S.

AH mon fils! Le voici; venez remercier
Celui dont les bienfaits ne peuvent se payer.
Cet ami génereux qui me sauva la vie,
A votre femme encor vient tenir compagnie.

GARNEMENT.

Que vois-je !

MATAMORE.

Garnement ! Quoi le Ciel a permis
Que cet honnête pere eût ce fripon de fils ?

GARNEMENT.

Insolent !

MATAMORE.

Ah ! tout doux, je n'ai rien dit encore.
Dans ce moment fatal, reconnois Matamore.
Son aspect imprévû semble t'embarrasser ;
Oüi, tu le reconnois, tu n'oses le fixer.

BONHOMME'S.

Matamore !

MATAMORE.

C'est lui que ta cruelle rage
Accabla de tourmens dans un dur esclavage.
Vieillard, je te respecte & j'abhore ton fils ;
Quand je l'aurai tüé, nous serons bons amis.

BONHOMME'S.

Puis-je croire, mon fils, ce que je viens d'entendre?
Par de bonnes raisons pourrez-vous vous défendre ?

GARNEMENT.

Me défendre, mon pere ! Y pensez-vous ? Et quoi,
Contre ce malheureux ? Vous vous moquez de moi.

L'ALZIRE.

Taiſez-vous tous, c'eſt moi qui dois avoir la gloire
De captiver ici l'eſprit de l'Auditoire.
La ſituation eſt neuve aſſûrément,
Mon mari d'un côté, de l'autre mon amant.
Je hais l'un, j'aime l'autre, & mon malheur, extrême
Me donne à qui je hais, & m'ôte à ce que j'aime.
Voyons, que ferons-nous & comment accorder
Deux hommes, dont chacun veut ſeul me poſſeder?
J'offenſe mon époux par ma folle tendreſſe;
Je trahis mon amant qui reçut ma promeſſe,
Je ſçai que le mari le devroit emporter;
Que ce n'eſt point ici matiere à diſputer:
Mais en faiſant combattre & l'épouſe & l'amante,
La rareté du fait rend la choſe charmante.
Vengez-vous l'un & l'autre, en terminant mon ſort,
Quand on ne ſçait que dire, on demande la mort.

MATAMORE.

Voi quelle eſt ſa bonté! Renoncer à la vie
Pour ne point s'expoſer à faire une folie!
Mais ce n'eſt pas ton ſang qu'on doit ici verſer,
Garnement, c'eſt mon ſein que ton bras doit percer.

Je

Je ſuis ton priſonnier, & n'ai point de défenſe ;
Vien, tu peux me donner la mort en aſſûrance.
Pourquoi balance-tu ? Frape un rival aimé,
Profite du moment où je ſuis déſarmé.

GARNEMENT.

Oſes-tu me tenir un ſemblable langage ?
Vaincu dans un combat & mis dans l'eſclavage,
Du reſpect qu'on me doit tu reçûs les leçons.
Quoi ! juſqu'en Amerique on trouve des Gaſcons ?
Puniſſons l'orgüeilleux. Gardes ! qu'on le ſaiſiſſe.

BONHOMME'S.

Mon fils, n'ordonne point une telle injuſtice ;
J'ai de l'amour pour lui preſque autant que pour
toi ;
L'un tient de moi la vie, à l'autre je la doi :
N'es-tu pas poſſeſſeur de l'aimable L'Alzire ?
Il eſt aſſez puni, mon fils, laiſſe-le dire.

GARNEMENT.

Ah ! j'enrage, & mon cœur ne peut plus ſoû-
tenir
Les fatiguans diſcours qu'on vient de me tenir.
Dans l'état où je ſuis, mon unique eſperance
Eſt de me ſatisfaire au moins par la vengeance.
Ma femme éfrontement me traite comme un ſot ;
Mon rival me menace, & je ne dirois mot ?

SCENE XV.

MATAMORE, GARNEMENT BONHOMME'S, L'ALZIRE, NEGRITTE, UN GARDE, *Suite.*

LE GARDE.

Seigneur, préparez-vous, les Sauvages paroiſſent;
Autour de nos remparts ces barbares s'empreſſent.
Dans un ordre nouveau, marchant à pas comptés,
Ils ſemblent depuis peu s'être enregimentés;
Et pour mieux attaquer, ils ont eu la malice,
D'aprendre comme nous à faire l'exercice:
Ils ſçavent Matamore enfermé dans ces lieux;
Et ſon nom par leurs cris eſt porté juſqu'aux cieux.

GARNEMENT.

Oüi neceſſairement il faut qu'on l'empriſonne;
Gardes, c'eſt tout de bon q'uà preſent je l'ordonne.
Je pourrois t'envoyer commander tes ſoldats,
Pour te faire ſentir que je ne te crains pas:
L'action ſeroit noble & le trait heroïque;
Mais j'ai moins de grandeur & plus de politique.

MATAMORE.

C'eſt ainſi qu'un tyran ſçait ſe faire raiſon,
Et ſa grande reſſource eſt de mettre en priſon.

SCENE XVI.

BONHOMME'S, L'ALZIRE, GARNEMENT, NEGRITTE, *Suite.*

L'ALZIRE *à part.*

NE l'abandonnons point aux fureurs d'un barbare,
Et prévenons les coups que ce moment prépare.

BONHOMME'S.

Va combattre, mon fils.

GARNEMENT.

Il n'en eſt pas beſoin;
Ce ſont des ennemis qu'on peut vaincre de loin,
Qu'on tire du canon du haut de la muraille,
Et vous verrez s'enfuir toute cette canaille.

BONHOMME'S.

En effet un combat coûteroit trop de tems.

L'ALZIRE.

Negritte, écoute-moi,

NEGRITTE.

Suffit, je vous entens.

BONHOMME'S

Je vais donc ordonner qu'on ferme bien la porte,

Et qu'à se retirer, le canon les exhorte. *(Il sort.)*

SCENE XVII.

GARNEMENT, L'ALZIRE.

L'ALZIRE.

Seigneur, jusques ici, j'ai pû vous faire voir
Un cœur sur qui le vôtre avoit peu de pouvoir;
Essayons si l'objet de votre vive flâme
Aura plus de credit à present sur votre ame:
Celui que dans l'instant vous faites arrêter,
Est mon meilleur ami, vous n'en sçauriez douter.

GARNEMENT.

Encore!

L'ALZIRE.

Ecoutez-moi. Par un effort sublime,
Vous pouvez aujourd'hui meriter mon estime;
Mettez en liberté ce malheureux rival,
A qui vous n'avez fait déjà que trop de mal;
Donnez de vos vertus une preuve éclatante.
Ou bien si leurs attraits n'offrent rien qui vous tente,
Les vices quelquefois font agir noblement;
Faites-le par orgüeil; il n'importe comment.

GARNEMENT.

Je n'aurois jamais crû qu'une fille sauvage

De la Métaphisique eût si bien fait usage;
A pareille démarche osez-vous recourir?

L'ALZIRE.

On fait tout pour l'amant qu'on voit prest à perir;
Et si vous m'accordez la grace que j'implore,
Je ne vous promets pas de vous aimer encore.

GARNEMENT

Oh! parbleu, c'en est trop, & l'on ne vit jamais
Le plus stupide époux souffrir de pareils traits;
Loin d'exaucer vos vœux, apprenez, ma mignonne,
Que je serai bien bon, si je vous le pardonne.

L'ALZIRE.

La nature trop simple aura pû m'abuser;
Je connois peu vos mœurs, vous devez m'excuser.

GARNEMENT.

Vous donnez trop souvent de ces raisons frivoles,
J'en croi les actions, & non pas les paroles;
Depuis trois ans entiers habitant parmi nous,
Nos mœurs ont eû le tems de passer jusqu'à vous,
Et vous n'ignorez pas que fille qu'on marie,
Doit n'aimer que l'époux à qui l'himen l'allie;
Même en votre païs on se fait une loi
De vaincre son panchant pour conserver sa foi.
Et puisque vous parlez toûjours de la nature,
Sçachez que de ses loix c'est ici la plus pure

Vous voulez menager une reſtriction,
Pour donner un champ libre à votre paſſion ;
Mais votre caractere enfin ſe dévelope,
Vous n'agiſſez que trop comme on fait en Europe.
(Il ſort.)

SCENE XVIII.

L'ALZIRE.

JE n'ai pû rien gagner, & je m'en doutois bien,
Mais je réüſſirai par un autre moyen,
Et quoique d'une Agnés j'affecte ici la mine,
Garnement a raiſon, oüi je ſuis aſſez fine.

SCENE XIX.

L'ALZIRE, NEGRITTE.

NEGRITTE.

MAdame, ç'en eſt fait, mes ſoins ont réüſſi,
Matamore bientôt va reparoître ici ;
Et le même ſoldat qui veilloit à ſa porte,
Pour l'amener vers vous, doit lui ſervir d'eſcorte ;
Dès qu'il a vû de l'or, ſes eſprits enchantés...

L'ALZIRE.

Ce métal ſçait lever bien des difficultés ;
Mais je crains cependant qu'une telle entrepriſe . .

NEGRITTE.

Non, non, ne craignez rien, la nuit nous favoriſe.

SCENE XX.

L'ALZIRE, NEGRITTE, UN GARDE.

LE GARDE.

Madame, on vous attend, & je viens vous chercher,
Monſieur le Gouverneur eſt prêt à ſe coucher.

L'ALZIRE.

Comment ?

LE GARDE.

Un jour d'himen c'eſt l'uſage ordinaire.

L'ALZIRE.

Je ne le ſçavois pas ; mais j'ai certaine affaire...
Allez, & dites-lui qu'il s'endorme toûjours.

LE GARDE.

Mais il dit que...

L'ALZIRE.

Marchez c'eſt aſſez de diſcours.

SCENE XXI.

L'ALZIRE, MATAMORE, NEGRITTE GARDE.

L'ALZIRE.

IL prend fort bien ſon tems, quand je ſuis inquiéte
Du périlleux deſſein que mon ame projette.
Mais j'apperçoi quelqu'un.

MATAMORE.

Objet de tous mes vœux,
Pour te revoir encor je ſuis aſſez heureux.
Je ne l'eſperois plus; cette priſon affreuſe
A ton amant déjà paroiſſoit ennuyeuſe,
Je croyois n'en ſortir que pour être immolé;
Mais tes ſoins génereux m'ont bien-tôt conſolé.

L'ALZIRE.

Que ne feroit-on pas pour un cœur auſſi tendre.
Sors vîte de ces lieux, on pourroit te reprendre

MATAMORE.

Eloignons-nous; partons, car je ne doute pas
Que ton deſſein ne ſoit d'accompagner mes pas,
Ta tendreſſe pour moi s'eſt trop bien annoncée.
Pour que d'un trait pareil tu ſois embarraſſée;

Marchons, & que ta fuite assûre mon bonheur.

L'ALZIRE.

Non, il faut une fois avoir un peu d'honneur.

MATAMORE.

D'honneur! Nous convient-il de vouloir le connoître?
Le mouvement du cœur doit être notre maître.
Tu m'aimes; vien, sui-moi.

L'ALZIRE.

Je n'y puis consentir,
J'en aurois grande envie, à ne te point mentir,
Mais lorsque du grand monde on a la connoissance
On y doit mesurer ses pas avec décence.
Fui, te dis-je.

MATAMORE.

Non, non, il ne sera pas dit
Que cette occasion se présente à crédit:
Mon rival en ce jour épouse ce qu'il aime;
Et loin de profiter de ce bonheur extrême,
Il laisse là sa femme au milieu de la nuit.
Du devoir de l'amant l'époux même m'instruit.
Sui-moi.

L'ALZIRE.

Non, Matamore. Et toi, soldat fidele,
Accompagne des pas confiés à ton zele,
Répons-moi du trésor que je livre à tes soins,

Que ſa fuite ſoit prompte & n'ait aucuns témoins.

MATAMORE.

Tu ne veux pas me ſuivre !

L'ALZIRE.

Hélas ! non.

MATAMORE.

Ah perfide !
Je vais donc me livrer au couroux qui me guide,
Ne croi pas, dans l'horreur où tu plonges mes jours.
Qu'une fuite honteuſe en prolonge le cours.
Adieu cruelle, adieu; tu vas bien-tôt apprendre
Ce qu'un amant jaloux peut enfin entreprendre.

L'ALZIRE.

Que vas-tu faire ? arrête ! Au nom de notre ardeur....

MATAMORE.

Ne mêle point l'amour à ces inſtans d'horreur,
Laiſſe-moi tout entier à ma funeſte rage. (*Il ſort.*)

L'ALZIRE.

Ah ! ſans doute, Negritte, il va faire tapage,
Ne l'abandonne pas & calme ſes tranſports.
Helas ! J'aurai tenté d'inutiles efforts.

(*Negritte ſort.*)

Je voulois le ſauver, & je le perds, ſans doute,
Malgré mes ſoins, l'argent & l'honneur qu'il m'en coûte :

Que va-t'il faire ? O ciel ! je tremble, je fremis !
Il eſt environné d'un monde d'ennemis.
Ah ! puiſqu'à le ſauver l'amour m'avoit reduite,
J'aurois auſſi bien fait de partager ſa fuite,
Et la fatalité de cet évenement
Me fait trahir ſans fruit & l'époux & l'amant ;
Mais quel tumulte affreux ! Quelle allarme ſoudaine !
Allons voir ce que c'eſt : non ce n'eſt pas la peine.
Un Garde vient.

SCENE XXII.

L'ALZIRE, GARDE.

LE GARDE.

Madame, en ce fatal moment,
J'arrive pour vous faire un mauvais compliment.

L'ALZIRE.

Qu'eſt-ce ?

LE GARDE.

Il faut en priſon me ſuivre tout-à-l'heure.

L'ALZIRE.

En priſon !

LE GARDE.

S'il vous plaît.

L'ALZIRE.

Moi, dans cette demeure !

Dites au moins pourquoi ?

LE GARDE.

Non pas, c'eſt un ſecret.

L'ALZIRE.

Ah ! Monſieur l'Alguazil, vous faites le diſcret !
Comme de tout ceci je doi ſçavoir la cauſe,
Sans vous faire prier, dites m'en quelque choſe.

LE GARDE.

Votre pere dans peu viendroit vous le conter ;
Mais auſſi bien que lui je vais m'en acquitter.
Il faut ſçavoir d'abord que le ſoldat ſtupide,
Qui de votre galant devoit être le guide,
S'eſt laiſſé dépoüiller comme un franc animal ;
Et, quoiqu'à votre amant ſon habit allât mal,
Il ſe gliſſe au palais avec cet uniforme,
Reſolu d'y commettre un attentat énorme.
Le ſentinelle crie auſſi-tôt : Alte là !
Mais comme il n'avoit point réponſe à, Qui va là?
Il tire ſon épée, il veut forcer la porte ;
Chacun accourt, ſurpris d'une rumeur ſi forte ;
Matamore, à l'inſtant, par tout environné,
Pour la troiſiéme fois ſe voit empriſonné.
Le Conſeil tranſcendant, & rempli de juſtice,
Veut de la trahiſon découvrir le complice ;

Et ne vous voyant point auprès de votre époux,
S'imagine d'abord que ce doit être vous.

L'ALZIRE.

Eh ! Quoi ? Si peu de tems auroit-il pû ſuffire ?

LE GARDE.

Cela s'eſt fait plûtôt que je n'ai pû le dire :
Mais, ſuivez-moi, Madame.

L'ALZIRE.

Il n'en eſt pas beſoin.
D'amener mon amant prenez plûtôt le ſoin,
Puiſqu'il faut avec lui qu'ici je m'entretienne,
Que tout doit y finir ; que tout le monde y vienne.

LE GARDE.

J'apperçoi Matamore, & vous n'attendrez pas.

(Il ſort.)

SCENE XXIII.

MATAMORE, L'ALZIRE.

MATAMORE.

JE ſuis donc aſſûré d'obtenir le trépas ;
Le Conſeil, avec moi, condamne mon amante.
La mort va nous unir, n'es-tu pas bien contente?

L'ALZIRE.

Tu n'en ſçaurois douter, je mourrai noblement,

Des héros comme nous meurent-ils autrement ?

MATAMORE.

Mais, je voi Bonhommés ; d'un air triſte il s'avance :
Il s'eſt chargé du ſoin de lire la ſentence.

SCENE XXIV.

BONHOMME'S, MATAMORE, L'ALZIRE.

BONHOMME'S.

HElas ! Mes chers enfans, vous allez expirer!

MATAMORE.

Quand nous ne pleurons pas, pourquoi veux-tu pleurer ?
Parle ſans t'émouvoir comme je vais t'entendre.

BONHOMME'S.

De la rigueur des loix, je n'ai pu vous défendre,
De l'arrêt à peu-près je vous rends la teneur :
Toi, pour n'avoir pas pu tuer le Gouverneur,
Toi, pour avoir oſé favoriſer ſa fuite,
Vous allez tous les deux mourir de mort ſubite :
Pour conſerver tes jours, j'ai fait ce que j'ai pû;
Mais malgré mon credit ; va, tu ſeras pendu.

SCENE DERNIERE.

GARNEMENT, MATAMORE, L'ALZIRE, BONHOMME'S.

GARNEMENT.

DOucement, s'il vous plaît, car c'eſt moi qui commande;
Et je ne prétens point du tout que l'on le pende.
Matamore peut bien n'être pas criminel,
Peut-être venoit-il m'appeller en duel;
Car je ne penſe pas qu'une ame bien placée
Pût d'un aſſaſſinat concevoir la penſée.

(*à l'Alzire.*)

Pour vous, que vainement on voudroit corriger,
Qui mettiez mon honneur & ma vie en danger,
Qui des cœurs vertueux êtes la parodie,
Trouvez bon, s'il vous plaît, que je vous repudie:
Bien plus, à mon rival je vous cede aujourd'hui,
Non pas dans le deſſein de me venger de lui;
Je n'ai point de rancune, & mon cœur lui pardonne.

MATAMORE.

Il ne prometoit pas d'avoir l'ame ſi bonne;
Si je l'avois tüé je m'en répentirois.

GARNEMENT.

Oh ! ſi j'étois mourant, chez moi je me tiendrois,
Et j'aurois ordonné, pour la derniere ſcene,
Que de venir me voir on ſe donnât la peine ;
Alors, en beaux diſcours, j'aurois éloquemment,
Fait en votre faveur un fort long teſtament.

(Au Parterre.)

Quiconque ſur ce point voudra ſe ſatisfaire,
En toute ſûreté peut aller voir mon frere,
Sur la fin de ſa vie il a fait éclater
Des traits que la Critique a lieu de reſpecter ;
Nous les trouvons ſi beaux, que nous ferions ſcrupule,
De répandre ſur eux le moindre ridicule.

F I N.